



ELSEVIER

Disponible en ligne sur www.sciencedirect.com

ScienceDirect

et également disponible sur www.em-consulte.com



À propos de . . .

Psychoses et langages. *À propos de . . .*

« **Psychoses et langages – scènes psychothérapeutiques du dire** » de Jean Broustra[☆]



Adrien Altobelli (Praticien hospitalier en psychiatrie – secteur 80G06)*

Centre hospitalier d'Abbeville, 43, rue de L'Isle, 80142 Abbeville-Cedexlieu, France

INFO ARTICLE

Historique de l'article :

Reçu le 23 octobre 2019

Broustra est un psychiatre Girondin qui fut chef de clinique de l'Université Bordeaux, puis chef de service de psychiatrie adulte à Libourne. Il a beaucoup œuvré pour le développement des pratiques d'expressions. Il a co-fondé, en 1974, l'Irae (Institut de recherche animation expression), a été président des associations Adaec/Atelier de l'art cru et Appel d'air, de l'Institut français de gestalt-thérapie. Ses nombreux ouvrages tirent de la psychanalyse, de la phénoménologie et de la clinique psychiatrique les outils pour lire ce qui advient en atelier d'expression, tout en même temps qu'ils en proposent une forme de réalisation.

Biographique, le livre de Jean Broustra décrit son parcours et son positionnement pour travailler en psychiatrie, sur le plan des idées comme des pratiques. Il propose un lien entre phénoménologie, psychanalyse, médecine, et pratiques d'expression. Ce parcours suit les travaux et découvertes sur le champ de la psychose, fort hétérogènes et parfois incompatibles entre eux. L'auteur propose un chemin pour entendre ce qui est raconté aux psychistes tant par les patients que par les équipes. Il s'agit de suivre *sur le vif* le dire psychotique, d'entendre ce qui se raconte par le corps et l'expression extra-langagière, par les circulations et le temps.

Le livre démarre par la description du lien entre Freud et Binswanger. Cette relation indique un antécédent, un exemple de correspondance féconde par le désaccord et la mise en mouvement qu'elle

[☆] Broustra J. Psychoses et langages – scènes psychothérapeutiques du dire. Paris: l'Harmattan, coll. « Psychanalyse et civilisations »; 2018.

* Auteur correspondant.

Adresse e-mail : adrien.altobelli@laposte.net

<https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2020.01.006>

0014-3855/© 2020 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

suscite. Cette introduction est suivie d'une description de l'évolution de la psychiatrie de 1960 à 2000, avec la question de la neuropsychiatrie, de la phénoménologie, de l'enseignement de Lacan, de la psychothérapie institutionnelle. Le livre fait une suite d'allers-retours entre les groupes girondins auxquels l'auteur a participé – groupes de pratiques d'expression, de pratiques du corps, de pratiques artistiques, mais aussi groupes de réflexion – et les différentes étapes de sa carrière, les pensées qui l'ont animées, ainsi que les structures, du CHU (Centre hospitalier universitaire) aux collectifs les plus précaires, qui portent ces discours. S'y associent des cas cliniques, des rencontres. Les derniers chapitres sont appuyés par de grands concepts jugés utiles au soin.

Une autre façon de percevoir le plan de Broustra serait d'analyser la scène dont il est question pour lui dès le titre : de la scène du pouvoir psychiatrique dans les services où il passe à des scènes de plus en plus intimes du colloque singulier et du théâtre intérieur, en passant par les scènes groupales où le subjectif se met en jeu. Ainsi se dévoile un découpage selon les étages proposés par Tosquelles : institutionnel, groupal, individuel.

Le livre est fort riche en concepts développés ou seulement évoqués. On pourrait citer la *poïétique* (p. 23), la *cure sectorielle* (p. 56), la *perte de l'évidence naturelle à ranimer* (p. 68), le *corps* (p. 87), la *pulsion de mise en forme* (p. 93), le *vif de l'expression* (p. 95), le *medium malléable* (p. 97), les *praticables* (p. 110), la *vivance* (p. 165), la *descente aux enfers* (p. 166), le *polytope interlangagier* (p. 172), la *dictature de l'ordre symbolique* (p.175, 180 et 222), *prendre et déprendre* (p. 183), *l'humour et le négatif* (p. 184), *forcener le subjectile* (p. 174), *être là* (p. 178), *historialité* (p. 179). Les concepts sont tirés de sources éparses dont la cohérence se dégage du parcours subjectif de l'auteur. Ainsi, ce livre peut servir à toucher une nouvelle fois ces indispensables du soin pour voir ce qu'un autre en a fait dans une pratique sincère.

Mais que souhaite nous transmettre l'auteur ? Ouvrir. Permettre de réanimer par la prise dans des activités et l'écoute authentique, par la prise en compte de la difficulté des psychotiques à entrer en relation. Remettre le secteur en histoire. Explorer l'au-delà du symbolique – sans évacuation du symbolique. Ouvrir à la possibilité d'être, à l'intensité du partage, à la vérité existentielle proposée par les psychotiques.

Broustra débute en psychiatrie comme interne puis comme universitaire en Gironde, à l'époque de la neuropsychiatrie, au moment où s'y introduisent la phénoménologie et les premiers groupes de psychanalyse. C'est parallèlement à ces modifications profondes dans la perception de la maladie mentale que se développent la psychothérapie des psychoses et les pratiques de groupe – les groupes d'expression notamment. La naissance du secteur, concomitante de la séparation de la neurologie et de la psychiatrie, marque dans sa région (comme dans beaucoup d'autres) la naissance des pratiques en hôpitaux de jour et autres structures extra-asilaires, tournées vers le soin plutôt que vers la monstration d'une clinique (à l'université notamment) ou vers l'exclusion (asilaire notamment). Cette reprise de l'histoire au niveau national vient ouvrir sur le comment localement la formation de groupes ou l'ouverture de structures ont produit les expériences qui ont marqué l'auteur. Celui-ci peut alors historiciser les pratiques, loin des démonstrations logiciennes.

De nombreux aspects sont juste ébauchés pour rendre compte du cheminement de l'auteur comme de la clinique à laquelle il a affaire : la psychose, résolument réfractaire à toute théorisation trop englobante. À l'opposé de toute systématisation du propos, les cas cliniques exposés par Jean Broustra donnent à voir comment un travail d'équipe peut saisir le parcours subjectif d'un patient – souvent du bout des doigts, avec ses contradictions et ses ratés. Ils rendent compte également de la beauté des parcours et des fins souvent dramatiques des prises en charge, qu'il nous faut bien penser.

Dans son introduction « pourquoi psychose et langage », Broustra situe les psychoses dans leur diversité et met en parallèle la maladie psychiatrique avec les révolutions artistiques en tant que moments de crises où le langage est mis en branle, permettant l'émergence de potentialités expressives. C'est donc pour lui l'occasion de se situer et d'indiquer ses influences dans diverses disciplines : psychanalyse, phénoménologie, médecine, et pratiques d'expression. C'est aussi l'occasion pour lui de citer quelques auteurs qui reviendront, et notamment ceux avec lesquels il poursuit : Freud et Binswanger. . .

Le chapitre « Freud–Binswanger, une amitié exemplaire » montre le caractère stimulant de la discorde qui lia ces deux immenses auteurs. Il est l'occasion de rappeler que cette discorde portait essentiellement sur l'appétence philosophique de Binswanger, opposée au biologisme de Freud. Mais

la discordance permet l'essentielle décomplétion, le profond adogmatisme qui fonde toute pensée fructueuse. Cette correspondance vient inaugurer les liens entre phénoménologie et psychanalyse dont les *entrelacs* ouvrent à une *clinique poétique* sur laquelle il reviendra.

Le chapitre « neuropsychiatrie-psychiatrie, phénoménologie-psychanalyse, en Aquitaine et ailleurs : 1960–2000 » restitue le climat intellectuel de la psychiatrie d'Aquitaine sur 40 ans. Tout d'abord, l'époque de la neuropsychiatrie, avec la causalité organique privilégiée et les liens étroits des deux disciplines alors rassemblées, mais aussi l'introduction de méthodes nouvelles telles que la relaxation, la phénoménologie, et plus discrètement la psychanalyse. Et puis, l'ouverture à d'autres professionnels que les médecins et les infirmières : les psychologues, les psychomotriciens, les animateurs. . . sur fond d'énonciation du clivage psychiatrie universitaire – hôpitaux psychiatriques.

Les années 70 amènent à Broustra l'apprentissage des postures psychanalytique et phénoménologique au travers de la découverte de Lacan et de son travail auprès de Marc Blanc. Ces années ouvrent des perspectives pour de nombreux groupes et institutions dans le bordelais.

Le chapitre « Psychiatrie, psychanalyse, phénoménologie, expression, pratiques et élaborations théoriques » raconte l'histoire de quelques groupes de travail auxquels l'auteur a participé, s'attardant notamment sur les concepts travaillés qui lui ont semblé opérants au travail avec les psychotiques. Il souligne la nécessité pour cela de théorisations ouvertes, permettant de penser la trajectoire du dire. Ainsi s'esquissent des concepts-outils-métaphores tels que *l'historicisation*, *le langage et la voix*, *l'écoute*, *le paysage et l'horizon*, *poétique*, *la présence*, *la tuché* ou *l'arrière-pays*. Ces concepts nous font voyager dans l'univers intellectuel psychiatrique qui mêle leur usage sans chercher leur cohérence.

Le chapitre « Inventions de scènes, de la topologie à la topographie » est l'occasion pour Broustra de proposer une lecture des institutions. Commencant par rappeler le cadre de la circulaire du secteur et le mouvement de critique du phénomène asilaire où elle est née, il aborde l'avancée vers une analyse socio-institutionnelle proposée par Tosquelles, permettant la circulation, évitant une topographie figée aliénante pour les patients comme pour les soignants, au risque sinon de s'enfermer dans une *symbiose maligne* (Searles). Ainsi, l'institution permet une mise en scène des problématiques psychotiques, permettant leur analyse et leur mise au travail. C'est le *degré de transversalité* qui autorise cette liberté, distinguant les *groupes assujettis* des *groupes-sujets* pour produire de *nouveaux agencements collectifs d'énonciation* (Guattari). Broustra nous propose alors les dires de travailleurs recueillis en 2014 afin de voir ce qu'il reste de cette subjectivité supposée foisonnante.

Le chapitre « De la scène du monde aux scènes du dire » est l'occasion pour notre auteur d'effectuer une série d'allers-retours entre Lacan et les phénoménologues. Après la distinction par Lacan du monde et de la scène sur laquelle nous faisons monter le monde, Lacan aborde dans son séminaire la question de l'angoisse, à mettre en parallèle avec Husserl, Heidegger, Sartre. *Manque du manque*, *souci*, *être pour la mort*, *condamnation à la solitude*, *facticité* et *impossible transcendance des objets du monde*, *perte de l'évidence naturelle* sont ainsi évoqués, contextualisés pour penser l'intime de la psychose. Ces éléments conduisent à une reprise du cas Susane Urban (Binswanger), avec le déploiement, depuis le pantomime de la scène originaire, de l'idée de présomption, puis de l'atmosphérisation du complot pour déployer un théâtre de la terreur-rapproché du théâtre de la cruauté d'Artaud, et des bouffées délirantes aiguës en Afrique. Quelle place tient ici le sujet ? Que connaît là le psychotique sans s'y reconnaître ? Ici s'interrogent les allers-retours du vide et de la ritournelle vers ce qui problématise et subjective.

Dans le chapitre « Scènes de la folie ordinaire », Broustra raconte des histoires individuelles et institutionnelles dont la lecture et l'interprétation puisent à des sources multiples. Il rend compte de la précarité des rencontres, des possibilités d'historiser, de la multiplicité des expressions – et de comment l'auteur psychiste élabore, vit et rêve ces contacts avec le quotidien de la folie.

Le chapitre « Cadre et dispositif des ateliers d'expression » reprend les bases pour tenir de tels ateliers. Le but de ces derniers est de favoriser l'expression et éventuellement la création. Il expose le cadre, le dispositif, et quelques concepts pour la pratique : *la production de scènes*, *les rythmes temporels*, *l'invitation à participer*, *le destin des productions*, *le vif de l'expression*. L'auteur prône de situer ces éléments lors de la création d'un atelier d'expression. Puis, il reprend l'histoire de l'attention portée aux productions des malades mentaux, avec Marcel Réja (*L'art des fous*), Hans Prinzhorn et sa pulsion de mise en forme (*gestaltung*), Jean Dubuffet (*l'Art Brut*), Max Ernst, André Breton, Robert Volmat, la société française de psychopathologie de l'expression, et le centre d'étude de l'expression. Enfin,

l'auteur retourne vers l'histoire girondine, leurs publications, et la création d'un institut recherche-animation-expression puis les ateliers de l'Art Cru, insistant sur la nécessité d'une formation spécifique à l'animation d'ateliers d'expression. Tous ces éléments sont finalement mis en perspective par la description d'ateliers de son service – occasion d'indiquer la nécessité pour lui de faire se succéder au cours de chaque séance un temps de production et un temps de parole.

Le chapitre suivant, intitulé « Scènes théâtrales », permet à l'auteur de traiter plus spécifiquement des ateliers centrés autour du médium théâtral. La scène est un espace privilégié de subjectivation et d'historicisation au sens psychanalytique, ou au sens de *praticable* avec Merleau-Ponty. L'expression forme un équilibre avec les convenances. Ainsi Broustra, au cours de ses rencontres, à Bordeaux ou ailleurs, souligne ce qui le met en mouvement, ce que les patients peuvent dire de dérangeant. Qu'en est-il du théâtre proposé aux patients ? Académisme, ou improvisations pluri-langagières, basées sur des textes personnels ? Mais aussi la sensibilité exacerbée des patients mise en avant face à la condescendance d'un « c'est déjà bien pour des malades » – si attendu pour un atelier d'expression. Ainsi, de 1970 à 2000 se développent différentes associations théâtrales – les programmes officiels « société et culture » les mettant à l'arrière-plan à partir de 2000. Par les *blocs d'espace-temps étranges* (Deleuze), des ponts sont effectués entre de grands metteurs en scène, tels Wilson, et les ateliers théâtre. Contre « Arlequin, ou la mort masquée » (Oury), Broustra propose que ce soient les patients qui animent la cité et non l'inverse. . .

« Judith ou la tragédie du dire » est l'histoire d'une femme que Broustra a suivi vingt-cinq ans dans un contexte de schizophrénie, depuis la décompensation à l'âge de 17 ans jusqu'à sa mort, où, victime métamorphosée d'un cancer, elle refuse d'être *vue* par son psychiatre après sa dernière transformation. Elle présente un envahissant délire persécutif thématique par la mort et le corps, associé à une intense dissociation (paralogismes et discours paralogique notamment) avec un vide qu'elle tente de combler d'une demande orale. L'atelier collage vient adapter les *squiggles* (Winnicott) dont la description est parsemée de quelques paroles alors échangées.

Après la première partie, dont la trame correspond à une histoire de la psychiatrie vécue par l'auteur (vécu plutôt actif. . .), la deuxième partie du livre se structure par les concepts.

Le chapitre « Langages et psychose », qui reprend donc en l'inversant le titre du livre, traite du surgissement d'éléments inconscients dans les espaces *inter-langagiers*. « Inconscient » est ici à entendre comme *expérience informulée* (Daniel Stern). Ainsi, la corporéité comme langage (Binswanger), la *musique pluralistique* (Zimmermann), les inventions langagières de Joyce, l'œuvre de Wolfi, le *polytope* de Xenakis, ou l'*action painting* de Pollock. L'acte paradigmatique posé par l'œuvre d'Artaud vient *forcer le subjectile* (Derrida) – orienter le désir vers un réceptacle permettant sa subjectivation, conduisant les soignants à proposer des scènes du dire où le sujet puisse se risquer.

Le chapitre « Les scènes psychothérapeutiques du dire – coprésences et transferts » décrit des points de passage de l'expression groupale vers des scènes singulières, en prenant appui sur ce qui donne substance à l'abord phénoménologique ou psychanalytique. La phénoménologie oriente la coprésence des soignants-soignés dans leur manière d'être-là, permettant à une *historicité* (Binswanger) de se tisser, dans une *apprésentation d'autrui* (Husserl), c'est-à-dire en tenant compte du *pré* (Oury), de « ce qui échappe à la dictature du symbolique ». L'abord analytique est tout tendu vers l'offre d'un espace d'expression des conflits tel que ces derniers se révèlent audibles. C'est ce que nous propose l'auteur par différents concepts analytiques : la question de qu'est-ce qui s'engage, des réseaux associatifs intra ou extra psychiques (*rhizomatiques*), l'humour et l'assouplissement psychique, avec la manière de se positionner auprès du patient, jusque la reprise des définitions des positions phorique, sémaphorique et métaphorique et du jeu de la *transitionnalité* (Winnicott).

Vient le chapitre « dire poétiquement », nommé après Roubaud. Au fil des paradoxes du dire psychothérapeutique et poétique, qui dit sans pouvoir entièrement se dire, s'offre la possibilité d'être entendu, et sonorise une opacité inviolable. C'est la possibilité même de l'existence qu'affirme Holderlin ou Artaud avec fragilité, lorsque le dire est porté à son sens suprême – celui de la poésie selon Blanchot. Fragilité que Foucault nomme *absence d'œuvre – présence ressassée de cette absence* où le dire poétique porte l'auteur, qui semble par ailleurs l'ignorer. Holderlin et Artaud sont deux auteurs paradigmatiques de ce que « l'homme habite en poète », c'est-à-dire que le langage fait habiter l'être à l'homme, qui construit avec incertitude son projet d'existence – dans cet espace habité. Ainsi, les associations

complexes de scènes, d'espaces et de langages qui relie transversalement les acteurs du système de soin. Ainsi, le dire dont l'illisibilité peut être signe d'inspiration. Ainsi, la recherche tâtonnante de la chose, au sens où Lacan a développé le dire de Freud.

Le chapitre « Mytho-poétique » tend à ramener vers « notre mythologie » qu'est la théorie des pulsions (Freud) différents mythes, tels Diane ou la sphinge. La création et l'habitation poétique du monde, des mythes, et quelques points théoriques (œdipe, la fureur, la porosité métaphorique, la normopathie) ouvrent nos lectures de la psyché.

Le chapitre « Sublimation et aufhebung » traite de l'expression symbolique des psychotiques dans ce qu'elle a de créatif, d'embellie, ou de possibilisant pour lui. Il s'agit de reprendre la question de ce que devient la personnalité de ces sujets lors de moments plus heureux – mais aussi sans doute dans leur expression la plus engagée : la poésie qui est forcenée doucement. La relève, la brèche, la dissémination, les interjections poussent une *pulsion invoquante* vers un point indécié dont le réceptacle reste insaisissable. Cet autre invoqué par vocifération ou par *forçage du subjectile* vient pousser hors de lui une part du sujet, telle la bobine du *For-Da*, et ouvrir un *praticable* (Oury), un espace d'expression possible.

L'expression s'incarne, écrit Broustra dans « resensorialiser les signifiants, la psychothérapie poétique ». L'arrivée de la psychanalyse à Bordeaux au début du vingtième siècle avec E. Régis est liée d'emblée à la poésie. Pankow par la *greffe de transfert*, Aulagnier avec *l'enchassement du signifiant au corps*, Winnicott avec le *holding* ou Mélanie Klein avec l'œdipe imposé à Dick, viennent greffer du signifiant dans le corps, porte d'entrée à la psychothérapie des psychoses. Le pont est jeté par ces signifiants. La poétique, la poésie telle qu'elle s'écrit, comme processus, par le truchement de diverses techniques, laisse place au chaos initial pour que le mouvement démarre d'un corps inspiré avant que l'intelligence en ait connaissance (Certeau).

Le dernier chapitre, « Vivifier le symbolique, en corps », tente une histoire de l'incarnation en psychiatrie. Démarrant de la possibilité de parler et faire parler les images chez Freud et Binswanger, l'auteur retourne aux représentations picturales de Pinel ou Charcot, peinture théâtrale que Freud délaissera au profit de la « magie lente » de la parole. Au travers d'Artaud, des cadavres disséqués en médecine, de la clinique existentielle, de la neurologie, se dessine pour Broustra une implication en son corps du devenir psychiatre. Ainsi revient-il sur une performance qu'il réalisa en 1983, « Toi psychiatre et ton corps », provocation nue du quotidien du psychiatre. Depuis des modes langagiers inhabituels s'autorise une parole interdisciplinaire animant les réunions de nouveaux possibles.

La conclusion, tournée vers le futur de la psychiatrie, appelle un « subtil alliage entre coprésence et ressenti inconscient des transferts », par une ouverture à la poésie, à la philosophie, à la vie sociale et citoyenne¹.

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- [1] Broustra J. *Traité du bas de l'être*. Toulouse: Erès; 2010.
- [2] Broustra J. *L'homme promenade*. Bordeaux: Confluences; 2006.
- [3] Broustra J, Devesa JM, Bourgeade P, De Julio M, et al. *Arts, littérature et langage du corps*. vol. 1. *Le corps, la structure : sémiotique et mise en scène*. Bordeaux: Pleine page; 2004.
- [4] Broustra J. *L'Abécédaire de l'expression, psychiatrie et activité créatrice : l'atelier intérieur*. Ramonville St-Agne: Erès; 2000.
- [5] Broustra J. *L'Expression : psychothérapie et création*. Paris: ESF; 1996.
- [6] Broustra J, Lafargue G. *L'Expression créatrice*. Paris: Morrisset, coll. « Essentialis »; 1995.
- [7] Broustra J. *Les Schizophrènes*. Paris: éditions universitaires J.P. Delarge; 1978.
- [8] Broustra J. *Salines*. Lormont: La presque-île; 1996.
- [9] Broustra J. *Le Bain de midi*. Lormont: La presque-île; 1994.
- [10] Broustra J. *La Vie rhizome*. Lormont: Le Bord de l'eau; 2002.
- [11] Broustra J. *Toi, psychiatre et ton corps [peintures de Jean Lascoumes]*. Bordeaux: L'exprimerie; 2000.

¹ Pour prolonger la lecture des œuvres de Jean Broustra, cf. [1–11].